

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 2

Artikel: Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : [suite]
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tous sont de grand profit, chacun d'eux comble un Aucun de votre argent ne paraît être avide; [vide; Rien que de bons auteurs et la plupart romands; Des gravures partout et de si beaux romans! Il faudrait sur le crâne avoir une cuirasse Pour résister au choc de tant de papierasse, Et le cœur plus séché que les fours infernaux Pour faire du chagrin à ces braves journaux! Dépouillons le courrier de cette fin d'année: Quelle pile, bon dieu ! j'en ai pour la journée. La Rente... quelle erreur!... La Revue Epinard... C'est un gentil garçon et qui n'est pas veinard; Puisqu'il est dans la déche Il faut qu'on le repêche; C'est une charité: fendons-nous de cent sous... Le Grand Chic... au panier... Le Concert... pas pour [nous...]

La Fourmi du Village... elle est en grande estime Et l'on y trouve aussi plus d'un remède intime Pour le teint, les cheveux... oh ! ce n'est pas pour Mais un père avisé ne songe pas qu'à soi... [moi, De notre cher canton l'Histoire économique; C'est une œuvre fort belle et très patriotique; J'y verrai sûrement pourquoi je dois payer Un impôt personnel et si cher mon loyer... Voici tous les journaux que le sport accumule: La Rame, le Footing, l'Escrime et le Moto, Et bien d'autres encor... Enfin la Pellicule... Il faut du mouvement: qui n'avance recule, Et puis j'ai grand'maman qui se met au vélo. D'ailleurs ne dois-je pas, en bon chef de famille, Donner l'esprit moderne à mon fils, à ma fille? Continuons. Voici le Français illustré, Indispensable à qui se donne pour lettré, Car, lorsqu'on n'est pas trop ferré sur l'orthographe, On y trouve les mots hydrant, ohm, épitaphe... C'est tout pour aujourd'hui.

(Quinze jours après. On sonne à chaque instant; Ninette va répondre).

— C'est des remboursements, Papa, c'est le facteur, tous tes abonnements...

— Qu'il vienne une autre fois, ce n'est pas jour de S'imaginent-ils donc que je fais la monnaie? [paie;

(On sonne de nouveau).

— Papa c'est le Moto. — Qu'il aille à tous les diables, S'il en existe encor; ils sont insatiables...

(On sonne encore).

— Papa, c'est le monsieur qui vend la Pellicule...

— Je m'en vais lui flanquer mon pied dans le... [Calcule

Tout l'argent qui s'en va par ces journaux maudits Qui savent nous piller bien mieux que des bandits. Je suis plus ruiné que Troye ou Babylone Par ces remboursements qui tombent en cyclone. D'où viendra le secours? J'ai trouvé! Cher Docteur, Emule du grand Koch, disciple de Pasteur, A l'œuvre! Et trouvez-nous le remède infaillible, Le serum tout puissant, la lymphe irrésistible, Qui nous délivre enfin, sans tarder, dès demain, De ce microbe affreux: le livre à l'examen!

T. RITTENER.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE

II

SCÈNE II (suite).

MARIE.

Enfin, maman, tu me diras ce que tu voudras. J'aime mieux avoir beaucoup de peine, être pauvre, travailler du matin au soir et avoir un mari que j'aime et qui m'aime, plutôt que d'être riche avec ce vieux Jean-Pierre que je ne peux pas souffrir.

JULIE.

Oh ! c'est ça ! Je te comprends bien. Je sais bien qui tu voudrais; mais que je le voie seulement mettre les pieds par ici, ton beau Louis, et j'aurai vite fait de l'expédier.

MARIE.

Tu auras beau dire et beau faire, maman. C'est lui que j'aime et c'est lui que j'épouserai, ou je resterai vieille fille.

JULIE.

Mon père, ti possible ! Dites-voi, est-ce

pourtant pas terrible? Une belle fille comme ça, qui pourrait bien se marier, aller se toquer d'un gaillà qui n'a peut-être pas deux écus dans sa poche et pas une bonne chemise à se mettre. Moi, qui avais compté là-dessus pour mes vieux jours. Je me disais: Voilà, quand Marie sera établie, tu seras au bout de tes peines; elle t'aidera et tu pourras être un peu tranquille.

MARIE.

Mais, maman, tu sais bien que je ne te laisserai jamais. Tu verras comme Louis sera bon pour toi!

JULIE.

Qui, quand tu auras une tralée de bouèbes qui tchurleront, tu viendras me chercher pour les soigner. Rien de ça. Je te laisserai bien faire.... D'ailleurs....

SCÈNE II

LES MÊMES, TANTE ROSE

TANTE ROSE. (en riant).

Y a-t-il quelqu'un?

JULIE.

Eh ! mon père, ti possible ! C'est la tante Rose ! Quel bon nouveau?... depuis le temps qu'on vous a pas vue. Et la santé, ça va toujours?

TANTE ROSE.

Ça va passablement. Dieu merci. Et toi?... y a pas besoin de demander. Et cette grande fille, laisse-moi la regarder. Eh ! mon père, ti possible, comme elle me rappelle ta tante Sophie, qui était de mon âge. Tu me laisseras bien t'embrasser, hein, fillette? Ça fait toujours plaisir aux vieilles femmes, comme moi, d'embrasser ces bonnes joues fraîches.

JULIE.

Mais, voyons, tante Rose, asseyez-vous. Que dites-vous de bon? Je disais justement l'autre jour à Marie: Je m'étonne bien ce que fait la tante Rose, on n'en entend plus parler.

TANTE ROSE.

Eh bien! tu vois, on est toujours là. On ne va pas du bon côté, c'est sûr; mais, enfin, tant qu'on peut faire son petit train, il ne faut pas se plaindre. J'ai eu une occasion de venir en char un bon bout, et j'ai voulu vous dire bonjour.

JULIE.

Vous avez rudement bien fait. Ça me fait terriblement plaisir. Mais, dites-voi,... que peut-on vous offrir?

TANTE ROSE.

Rien du tout pour le moment. Quand vous ferez votre café, je prendrai volontiers une tasse; mais, pour le moment, je n'ai besoin de rien.

JULIE.

Eh bien! on va vite le faire. Marie, va faire le feu. Vous excuserez bien une minute, tante Rose, mais j'ai promis ces œufs à madame la ministre, et je vais vite les lui porter.

TANTE ROSE.

Va seulement. Je vais faire un peu connaissance avec ta fille pendant ce temps. (Julie sort.)

SCÈNE III

MARIE, TANTE ROSE

TANTE ROSE.

Eh bien, petite? Laisse un peu ce café, qui à le temps d'attendre. Tu ne me connais guère, fillette?

MARIE.

Mais si, tante Rose, maman me parle souvent de vous. Si vous demeurez plus près, j'irais vous trouver quelques fois. Vous devez être bien seule?....

TANTE ROSE.

Mon Dieu, oui; mais, enfin, que veux-tu?... Comme tu me rappelles ta grand-tante Sophie, qui était ma cousine et ma meilleure amie, au temps où nous allions à l'école. Tu n'en as pas souvent entendu parler. Elle est morte jeune, la pauvre, mais, moi, je ne l'ai pas oubliée. Tu as ses cheveux, ses yeux.... Mais, dis-moi,... ces yeux sont rouges. On a pleuré avant que je vienne.

MARIE.

Mais non, tante Rose.

TANTE ROSE.

Allons, fillette, raconte-moi ce chagrin.... Vois-tu, je suis une vieille femme qui a tout perdu: mari, enfants, et qui n'a plus d'autre plaisir que de faire un peu de bien autour de soi. C'est à toi, surtout, que j'en voudrais faire, à toi, qui me rappelles ma jeunesse.

MARIE.

Mais, tante Rose, je vous assure....

TANTE ROSE.

Voyons, fillette.... On t'a fait de la peine. Dis-moi cela. A nous deux, nous tâcherons bien d'arranger les choses.

MARIE (pleurant).

C'est... maman... qui veut me faire épouser... le vieux Jean-Pierre.

TANTE ROSE.

Le vieux Jean-Pierre!!! Pas le vieux Jean-Pierre qui demeure au bout du village?

(Marie fait signe que oui.)

TANTE ROSE.

Cette pauvre Julie! Je l'ai toujours connue intéressée, mais, tout de même.... Et tu as refusé, j'espère?

MARIE.

Oh ! oui ! tante Rose: mais maman veut.

TANTE ROSE.

Allons, allons, fillette, je suis là, ne te désole pas.... Voyons, calme-toi.... Mais, dis-moi,... tu refuses le vieux Jean-Pierre, c'est très bien; mais, est-ce que, par hasard,... refuserais-tu tout le monde?... On n'a pas un autre bon ami, des fois?

MARIE.

Oh ! tante Rose!

TANTE ROSE.

Tu sais, on peut tout me dire, à moi. D'abord, je suis le tombeau des secrets, et puis, j'aime les amoureux quand ils se conduisent bien.... Tu ne dis rien. Voyons, comment est-il? Jeune et joli, n'est-ce pas? comme tous les amoureux. Et économie, rangé, bon travailleur?

MARIE.

Oh! tante. Il s'appelle Louis; il n'y en a pas de plus beau dans tout le village, ni de plus hardi à l'ouvrage, et nous nous aimons; mais maman ne veut pas. (Elle pleure.)

TANTE ROSE.

Ta, ta, ta. En voilà des qualités! Pourrait-on le voir, ce bel amoureux?

(A ce moment, on entend Louis qui chante dans le lointain. Tante Rose prête l'oreille. Marie est embarrassée.)

Dé faurè, vaitse lo signo,
L'herba crêt, no porun poï,
Armailli, cajà, boubo et dzigno,
No porun ti no redzoi,
Oh la li, oh la li, la la, etc.
No porun tré ti tsantâ.

TANTE ROSE.

Tiens! une chanson de mon jeune temps, une chanson en patois.... Mais, qu'as-tu, fillette?... C'est lui.

SCÈNE III

MARIE, TANTE ROSE, puis LOUIS

LOUIS (*à la rue, puis finit en entrant.*)
 Vo vundral galégren felhiès,
 No trova apri lè messons.
 Apporta-no cauquies barelhies
 Po tsanta, ti, à l'unisson :
 Oh la li...

Bonjour. Mariette ! Que me donneras-tu pour le beau bouquet que j'ai été te cueillir, ce matin, à la piquette du jour, derrière Jaman?... Mais quoi, cette mine.... Qu'y at-il. Mariette ? Qui t'a fait du chagrin ?

MARIE.

Mon pauvre Louis, il faut nous séparer.

LOUIS.

Hein, nous séparer.... A cause ?

MARIE.

Maman veut me faire épouser le vieux Jean-Pierre.

LOUIS.

Comment ! Je croyais que c'était enterré cette histoire-là.... Mais, et toi, qu'en dis-tu ?

MARIE.

Que veux-tu que je dise ?

LOUIS.

Hein ! quoi ! Tu l'épouserais, ce vieux crocodile ? Et alors.... ce que tu m'as promis,... oublié ?

MARIE.

Mais, non ; seulement.... tu connais ma mère. Quand elle veut quelque chose, elle est terrible.

LOUIS.

Voyons, Marie, il me faut être au clair. Oui, ou non, m'aimes-tu un tant soit peu ?

MARIE.

Tu sais bien que oui.

LOUIS.

Mais pour de bon ?

MARIE.

Pour de bon.

LOUIS.

Mais c'est bien sûr, alors, à la toute ?

MARIE.

Mais oui; pourquoi me le fais-tu redire ?

LOUIS.

Eh bien, alors, pourquoi pleures-tu ? Crois-tu que ta mère pourra te marier de force ? D'abord, je suis là, moi, et je m'en vais commencer par brouiller les affaires. Du moment que tu m'aimes,... je soulèverais les montagnes.... Ah ! elle veut nous encoubler, ta mère; attends-te-voi.... D'abord, moi, j'aime les obstacles. Je n'aime pas quand ça va trop facilement.

MARIE.

Cette fois, tu seras servi.

(A suivre.) PIERRE D'ANTAN.

Les parts du diable.

Voici une légende plus connue à l'étranger qu'en France :

Quand le diable fut précipité du ciel, il tomba sur la terre et se brisa en morceaux.

Sa tête roula en Espagne, et voilà pourquoi les Espagnols sont si fiers ;

Ses mains tombèrent en Turquie, et voilà pourquoi les Turcs sont si rapaces ;

Son cœur glissa en Italie, et voilà pourquoi les Italiens sont si amoureux ;

Son ventre alla en Allemagne, et voilà pourquoi les Allemands sont si gourmands ;

Ses pieds restèrent en France, et voilà pourquoi les Français sont si coureurs.

Et pour nous, Suisses, que resta-t-il ?

Tsi Fréderi daò Bornalet, on dzo
dè misa dè bou,

aò

cein que les fennès fan in catson dè laò z'hommo.
 (Patois du Gros-de-Vaud).

LA DJUDITH. (*In dédzonnin, — lo lindeman dè la faïre dè la St-Martin, — avoué s'n'hommo, que s'appellat Fréderi, laò dou z'infants : la Rosine qu'a z'u vouel'ans la senanna daò Dzonné, et lo Constant qu'aret sin ans lo quattro daò maï que vint, — l'an zu, intré dou, on bouébo que lo bon Diu laò z'a réprai, — pu lo garçon, que l'ai dian Somouyet.*) — T'aret lo galé, voue, Fréderi, à la misa dè bou. Ne vaô pas néval, lo pu guegni contré Thairins. N'in la bise et lo chet onco cauquies dzo.

FRÉDERI. — Seimblie...

LA DJUDITH. — A quin n'haôra faut-te invouyi la Rosine portâ lo dinâ à Samouyet ?

FRÉDERI. — Atteinds-val omeinte qu'on aussè fini dè dédzonnâ dévan dè dévezâ daò dinâ. On derai avoué té que lo lé bouri'adi !

LA DJUDITH. — Y'avé pire fan dè savai... à pou pri?...

FRÉDERI. — Va d'aboo mè queri mon paquet dè taba, aò païlo derrai, su lo catse-pliat... pu, on veret!...

LA DJUDITH. (*In revegnin daò païlo derrai.*) — Tai ton Grietzbaque !

FRÉDERI. — Te paô invouyi la bouéba quand te vudri.

LA DJUDITH. — Vaôt-tou avai affère, pé ci bou, quantia borno né ?

FRÉDERI. — Qu'in séyo?...

LA DJUDITH. — L'étai po mettrè ton sepâ aò tsaud

FRÉDERI. — Te sâ praô, qu'à cliaò misè, on est d'obedzi dè restâ, bin soveint, mé qu'on ne voudret. On traôvè dai tsirons dè cognescancè!... Faut dévezâ... (*in fasseint la potta*) bairé !...

LA DJUDITH. (*Que sè dépatsé dè ramassâ lè z'écouâlés.*) — La Caton à Semon m'avaï de, hier à né, que vindret onna véprâ vaire lè bregandéri que ié atsetâ po lè z'infants, et la roba que mè su paya avoué l'ardzeint dai z'aô... Se vint, n'ouzo dè moins què dè lai fère onna cliaffa dè café, et lai offri on bocon dè la tâtra que iavé catsi aô bas daò bouffet... in casse!... Qu'in dis-tou ?

FRÉDERI. — Qu'est mè fâ-te, à mè, que vo frecoteyè!...

LA DJUDITH. — Frecotâ!... Mâ, Fréderi ! te sâ prâo que ta Djudith n'est pas onna fenna que min l'in a tant pertot : dai gourmandès, et pi dai z'orgoliaôzès, que passan la maiti dè lo temps dévant lo meryâo et l'autra maiti à medzi dai bons bocons in dévourin lè dzéins!... Frecotâ!... son paô dere... por'on iadzo... pè brit dè dierra... quand la Caton vint !

FRÉDERI. — Pisque vaô veni, tâtsé-vai, sin fère asseimblian, que té diessè aô justo por quand la vate que no z'an vindu dai lo vi. Mè mafio que Semon no z'aussé indieuza !?

LA DJUDITH. — Tâtséri.

LA DJUDITH. (*A onz'haôrës : à sa bouéba que révin de l'écouila, et à son bouébo que trevougné que caa aô tsat.*) — Attitâdè : Tè, Rosine, medzè vito ta sepa, que, aô bet dè la trablia. Quant l'aret fini, t'aôdrî avoué lo panai et lo bidon, portâ à Samouyet, qu'indzévallè aî Rapêz. Se te ne t'intréti pas t'ari onna brequa dè nelhion po réturna à l'écouila. Tè, Constant, laisse ci minon et aôvrâ lè z'orolhiès. Tracè tsi la tanta! Caton et dit lai : Bondzo, tanta ! ma mère vo z'atteinds dû midzo, avoué voutron tsaosson. Et te révin tsi no in correin et tè balliéri assebin daò nelhion.

(A suivre.) OCTAVE CHAMBAZ.

Ici, sens de voisine.

Recettes.

Il ne faut jamais laver les bas de soie de couleur ou noirs avec du savon. Il faut se servir d'eau de son chaude; ensuite on les presse sans les tordre et on les fait sécher à l'ombre.

On rend les mains et les ongles blancs en les frottant bien le soir avec un citron coupé en deux; le lendemain matin on se lave les mains à l'eau chaude. Ce procédé est excellent aussi pour enlever les taches sur la peau.

Enfantines.

(Authentiques.)

L'obsession. — Un arbre de Noël eut lieu, il y a quinze jours, dans le temple d'Ouchy.

Cette petite fête de famille, présidée par un pasteur, fut en tous points charmante.

Les enfants, de leurs voix innocentes, chantèrent quelques chœurs; deux ou trois même d'entre eux se produisirent individuellement, qui dans une chansonnette, qui dans une fable ou autre petit morceau de poésie.

A la suite d'une de ces productions, le pasteur avise un garçonnet à la mine éveillée :

— Et toi, mon petit ami, tu veux bien aussi nous chanter quelque chose ?

— Oh !... oui,... m'sieu, répond le bambin, un peu intimidé.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu vas nous dire ?

— Viens, Poupoule ! ..

Egoïsme. — Madame L. a une santé florissante; sa sœur de lait, au contraire, est de chétive apparence.

Il y a quelques jours, cette dernière vint rendre visite à madame L. Lorsqu'elle fut partie, la petite Louisa dit à sa mère :

— Dis, maman, pourquoi tante Jenny elle est pas comme toi, rose ; elle est toute blanche ? C'est parce que t'a as pris toute la crème, dis ?

Prière. — Blanchette fait régulièrement sa prière, chaque soir.

L'autre jour, son frère Charles, étant de mauvaise humeur, l'avait brusquée, contre son habitude. Il était ainsi chaque fois qu'il perdait la partie de billes qu'il faisait avec ses petits amis, au sortir de la classe.

Alors, à sa prière du soir, Blanchette ajouta : « Bon Dieu, fais aussi que Charles gagne aux nius ! »

M. Scheler de retour. — Après une tournée de succès dans les pays du Nord, M. Scheler nous revient. Il commencera, mardi prochain, 12 courant, une nouvelle série de cinq causeries. Récitals consacrés aux *Orateurs chrétiens. De Catoni à Bossuet*. Billets en vente à la librairie Tarin et à l'entrée.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **Les millions de l'émigré**, suite du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 10 tableaux.

KURSAAL. — Tous les soirs, *grand spectacle-attraction*. Programme toujours varié; attractions toujours nouvelles.

L'INCENDIE
bambochade en dialecte genevois,
à lire dans

L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
1904

50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.